

— Eh bien ! mon enfant, demanda-t-il à Louis, avez-vous réussi ?

— Oui, grand-père, grâce à vous, et que Dieu vous bénisse.

Quand la princesse arriva à la cour, le vieux roi fut tellement charmé de sa beauté qu'il voulut l'épouser sur-le-champ.

— Holà ! dit-elle alors, je ne suis pas venue ici pour un vieux barbon comme vous, ni pour cet autre, — et elle montrait le faux filleul, — que vous croyez être votre filleul, et qui n'est qu'un démon ! Votre vrai filleul, le voici, et c'est lui qui sera mon époux. — Et elle montrait Louis.

— A présent, faites chauffer un four, et qu'on y jette ce diable !

Ce qui fut fait. Et comme le démon, autrement le faux filleul, poussait des cris affreux et essayait de sortir du feu, on fit venir une jeune femme portant son premier enfant, et, avec son anneau de mariage qu'elle lui présentait à l'ouverture du four, quand il voulait sortir, elle le força d'y rester. Alors il s'écria :

— Si j'étais resté à la cour un an seulement, j'aurais réduit le royaume à un état désespéré !

Louis fut alors marié à la princesse de Tronkolaine, et il remplaça sur le trône le vieux roi, son parrain, qui n'avait pas d'enfants. Il fit venir à la cour son vieux père et sa vieille mère, ainsi que ses frères et ses sœurs, qu'il établit tous honorablement.

Il faut remarquer que nos conteurs populaires, lorsque les héros de leurs récits deviennent rois, ce qui arrive fréquemment, ne manquent jamais de leur faire appeler à la cour leur vieux père, leur vieille mère, avec leurs frères et leurs sœurs ; touchant exemple d'amour filial, de leur sympathie et de leurs bons sentiments pour leurs proches, et généralement pour tous ceux qui souffrent.

Trégont-à-Baris, de mon quatrième rapport, n'est qu'une version différente de ce conte, avec des variantes curieuses. *La Princesse de Tréménézaour*, du même rapport, s'en rapproche aussi, sur quelques points.

LE FILS DU PÊCHEUR ET LA PRINCESSE TOURNESOL.

Un pauvre pêcheur, qui ne prenait presque rien, rencontra un jour, en mer, le diable qui lui dit :

— Promets-moi ce que ta femme porte en ce moment, et jure de me l'apporter ici, dans dix-huit ans, et je te ferai prendre du poisson à discrétion.

Le marché fut conclu. La femme du pêcheur était enceinte, sans qu'il le sût, et il avait ainsi vendu son enfant au diable, avant sa nais-

sance. Quand le fils qui lui naquit approcha de sa dix-huitième année, on alla consulter un vieux moine. Celui-ci demanda à la femme :

— Vous rappelez-vous ce que vous portiez au moment où votre mari conclut le marché fatal ?

— Oui, répondit-elle, je portais un fagot que j'avais été chercher au bois.

— Avez-vous encore ce fagot ?

— Oui, il doit être encore sur notre grenier, car depuis ce jour-là le bois ne nous a pas manqué.

— C'est bien, tout espoir n'est pas perdu, alors.

Le jour du rendez-vous venu, le fagot fut trempé dans de l'eau bénite, et le jeune homme l'emporta en mer sur son bateau. Quand le diable lui réclama ce qui lui était dû, il le lui jeta à la figure, en disant :

— Tiens, voilà ce qui te revient ! c'est ce que ma mère portait quand tu fis le marché avec mon père.

Le Malin, trompé, partit en poussant un cri épouvantable, et sans réclamer autre chose. Mais le fils du pêcheur ne put retourner au rivage. Il erra quelque temps sur la mer, et aborda enfin dans une île. Dans cette île, il y avait un beau château. C'était le château de la princesse Tournesol. Il y entra, et ne vit personne. En allant de chambre en chambre, il finit par trouver une princesse d'une beauté merveilleuse, endormie sur un lit de pourpre. Il lui donna un baiser, et elle s'éveilla. Elle lui dit que, pour la délivrer de ce château, où elle était enchantée, il lui faudrait souffrir, pendant trois nuits de suite, des supplices inouïs. Il voulut tenter l'aventure. Pendant les trois nuits qui suivirent, il fut, en effet, si maltraité par des démons qui arrivaient dans sa chambre, à minuit, pour ne s'en aller qu'au chant du coq, qu'ils le laissèrent pour mort, à chaque fois. Mais la princesse le ressuscitait à chaque fois aussi, avec un onguent merveilleux qu'elle possédait. Quand il fut sorti triomphant des trois épreuves, il épousa la princesse. Après être resté quelque temps avec elle dans son château, il retourna dans son pays, pour voir ses parents, et la princesse lui recommanda de ne dire à personne qu'il était marié, sous peine de ne plus la revoir. Mais il finit par livrer son secret. Aussitôt il entendit la voix de sa femme qui lui cria, sans qu'il la vît : « Hélas ! tu m'as désobéi, malheureux ! A présent tu ne me reverras plus. Je vais, captive, sur la montagne de *Pennbœuf* (?), bien loin, bien loin d'ici. » Mais il jure de ne se reposer sous aucun toit, ni la nuit, ni le jour, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée, et il se met immédiatement en route. Il visite successivement trois ermites, trois frères, vivant dans les bois et éloignés l'un de l'autre. Le premier ne peut lui donner aucun renseignement sur la montagne de *Pennbœuf*, mais il lui donne une boule qui roule d'elle-même devant lui et le conduit jusqu'au second ermite. Celui-ci non plus ne sait pas où est la mon-

tagne de Pennbœuf. Il est maître sur tous les animaux à poil, et il les interroge à ce sujet : aucun d'eux ne connaît la montagne en question. Cet ermite lui donne alors, comme le premier, une boule pour le conduire chez son autre frère. Celui-ci est maître sur tous les animaux à plumes. Il les convoque tous. L'aigle sait où est la montagne de Pennbœuf, et l'ermite lui ordonne d'y porter, sur son dos, le voyageur, après avoir donné à celui-ci un manteau qui le rendra invisible, quand il le mettra à l'envers. Il arrive au château, au moment où la princesse allait épouser le géant qui la retenait captive. Grâce à son manteau, il peut pénétrer jusqu'à elle, et la faire sortir du château, sans être vu de personne, puis il l'épousa.

Ce conte, que je ne fais qu'analyser succinctement, semble appartenir au même cycle que *la Princesse de Tronkolaine*, *Trégont-à-Baris*, *la Princesse aux cheveux d'or*, et généralement tous ceux où le soleil joue un rôle. Le premier épisode, celui de la vente de l'enfant au diable, pourrait bien appartenir à une autre fable.

LE POIRIER AUX POIRES D'OR ET LE CORPS SANS ÂME.

Un roi a dans son jardin un poirier merveilleux qui produit des fruits d'or. Mais il s'aperçoit que, depuis quelque temps, une poire disparaît chaque nuit de l'arbre. Il a trois fils. L'aîné passe, le premier, une nuit au pied du poirier, armé d'un arc, pour essayer de surprendre le voleur. Mais il s'endort, et, le lendemain matin, il manque encore une poire. De même pour le second fils, qui veut surveiller les poires d'or, après son aîné. Le cadet tente l'aventure, à son tour, et il ne s'endort pas. Vers minuit, par un beau clair de lune, le ciel s'obscurcit tout à coup, et il voit un grand oiseau, un aigle sans doute, qui descend sur l'arbre, enlève un fruit et s'envole ensuite, en l'emportant dans son bec. Il lui décoche une flèche. L'oiseau pousse un grand cri et laisse tomber par terre la poire d'or; mais il disparaît néanmoins. Le lendemain matin, la poire fut retrouvée, et aux gouttes de sang répandues sur le sol, on put suivre la trace du voleur jusqu'à un vieux puits d'une profondeur inconnue. Les deux fils aînés du roi descendirent dans le puits, l'un après l'autre; mais, n'en trouvant pas le fond, ils eurent peur, et se firent remonter. Le cadet entra à son tour dans le seau, et descendit, descendit pendant plusieurs heures, si bien que les cordes faillirent manquer. À force de descendre, il finit par arriver dans un autre monde, où tout était différent de ce qui se voit dans le nôtre. Il se trouva au milieu d'un bois, et vit venir à lui une vieille femme, qui lui demanda où il allait.

— Je cherche, répondit-il, le voleur des poires d'or de mon père.